

Le Club Carpatique Transylvain (SKV) comme support de l'identité saxonne

Analyse de ses annuaires

CATHERINE ROTH

DANS LE cadre d'un double projet de recherche sur l'identité collective des Saxons de Transylvanie, au cours duquel lequel de nombreuses interviews ont été réalisées, un élément récurrent défiait la compréhension : de nombreux Saxons, principalement citadins, considèrent que leur identité ou celle de leurs ancêtres était largement portée par le *Siebenbürgischer Karpatenverein*, Club Carpatique transylvain¹ fondé en 1880 à Hermannstadt-Sibiu², et comparable au Club alpin français (1874) ou au Clubul Alpin Roman (1934). Même si les sports de montagne sont pratiqués par de nombreux Saxons, comment concevoir la randonnée ou le ski comme un des principaux supports d'une identité collective ? En comprendre les raisons n'a pas été immédiat, d'autant que l'état de la recherche sur le *Siebenbürgischer Karpathenverein*, ou SKV, confronte avec un paradoxe. D'une part, depuis 1990, l'association fait à nouveau l'objet de publications³; d'autre part ces ouvrages ou articles ont souvent une visée documentaire, celle de recueillir le témoignage de protagonistes désormais âgés que le communisme avait condamnés à se taire ; la question des significations et des représentations y est rarement posée, et en conséquence ils ne permettent pas vraiment de répondre à la question posée : pourquoi un club de montagne semble-t-il avoir joué un tel rôle identitaire ? C'est une analyse du discours de la publication annuelle de l'association, le *Jahrbuch* ou annuaire, qui a permis de répondre à cette question. L'annuaire est un ouvrage de 120 à 180 pages environ, qui comprend une partie d'articles et une partie consacrée aux affaires courantes de l'année écoulée, compte rendu d'assemblée générale, activités des différentes sections, liste de membres, etc. Il a paru pendant toute la durée de vie du SKV, de 1881 à 1944, avec de brèves interruptions. De cette analyse ressort qu'il est question d'une identité par le texte et par l'espace, de géocritique, donc, en tant que « science des espaces littéraires ».⁴ Nous verrons d'abord comment les ambitions du SKV sont moins de l'ordre du sport que de celui de l'exploration et de la communication de résultats scientifiques sur les Carpates, un des domaines concernés, la botanique, permettant

dans un second temps l'analyse détaillée des procédés mis en œuvre ; c'est, au total, du lien entre un territoire et une culture qu'il s'agit.

Exploration, Appropriation, communication

TANT DANS les publications que dans les interviews, les activités mises en avant correspondent à celles des clubs de montagne aujourd'hui : randonnée, marquage et entretien des chemins, construction de refuges, guides et secours en montagne. L'activité du SKV est importante dans la mesure où, lors de la création du club à la fin du XIXe siècle, la Transylvanie ne dispose pas d'un réseau de chemins de randonnée. Les chemins dans les Carpates sont réservés à la transhumance des bergers. Le club réalise dans les Carpates occidentales, jusqu'à la seconde guerre mondiale et son interdiction en 1945, le traçage et le marquage d'environ mille kilomètres de chemins, et il construit cinquante-neuf refuges, dont vingt-deux sont encore en fonctionnement en 1944 (1944 : 20-25)⁵. Il met sur pied une structure de secours en montagne qui est la première sur le territoire de la Roumanie actuelle, et l'ancêtre de Salvamont, le secours en montagne roumain.

Pourtant, ce ne sont pas ces activités que le club lui-même met en avant à ses débuts. Les statuts, pour peu qu'on les lise à la lettre, sans les déformer par des interprétations anachroniques, l'expriment clairement : la randonnée n'est *pas* dans les buts de l'association, elle est seulement un des *moyens* mis en œuvre, d'ailleurs même pas le premier. Les buts, quant à eux, n'ont rien à voir avec le sport. Il s'agit de *rendre accessibles et d'étudier scientifiquement* les Carpates, de les décrire et de *diffuser* les résultats obtenus pour *faire grandir l'intérêt* qu'on leur porte (1881 : 12). Au XIXe siècle, la montagne est encore une zone inconnue, elle est la partie du territoire qui reste à explorer, et tel est le but du SKV, une exploration de nature scientifique et une entreprise de communication à grande échelle.

Publications littéraires et vulgarisation

LE PRÉSIDENT fondateur de l'association, Karl Wolff, prononce en 1880 un discours inaugural dans lequel il s'attaque vivement au « préjugé » selon lequel le but du SKV serait la distraction. Les fondateurs, ajoute-t-il, ne sont certainement pas de ces « hurluberlus [...] qui vont jusqu'à fonder des associations pour le culte de leur folie alpine⁶. » Cette assertion qui fait sourire l'alpiniste d'aujourd'hui a au moins le mérite de la clarté. Pour réaliser les buts définis par les statuts, ce n'est pas la randonnée qui est citée d'abord, mais une activité qui n'est curieusement soulignée en tant que telle par aucun article scientifique ni par aucune personne interrogée : « Les publications littéraires constituent la partie la plus importante de l'activité de

l'association et mobilisent ses ressources financières, [...elles] représentent la partie principale de l'activité centrale (*sic*)» du SKV (1881 : 6-8). La publication, en outre littéraire, comme activité principale d'un club de montagne, voilà qui a de quoi surprendre. Pourtant, dans les statuts aussi, elle figure en première place parmi les moyens d'action.

Qu'entend-on en 1880 par publication littéraire ? Wolff en fait une description sous la forme d'une liste qui comprend des cartes, des articles de botanique, zoologie et minéralogie, de chimie, météorologie et géographie, enfin d'ethnographie et d'histoire culturelle. On est loin de la conception actuelle de la littérature, du moins au premier abord. En fait, le SKV se donne pour mission de vulgariser auprès d'un public large les acquis des sociétés savantes⁷ constituées depuis 1840 en matière de sciences naturelles et de culture, ainsi que de participer activement au développement de ces connaissances dans les zones de montagne. Les sciences sont en marche, regroupées encore en disciplines que l'avenir distinguera, et le moment est venu de les faire partager non plus seulement aux spécialistes mais bien à tous, c'est-à-dire, en 1890, à tous les bourgeois au sens de la bourgeoisie intellectuelle allemande, le *Bildungsbürgertum*. Car le public du SKV est constitué par toutes les élites saxonnes, comme en témoignent les listes de noms publiées dans les annuaires successifs. Le nombre de membres passe de 500 aux débuts à 6000 dans les années vingt, ce qui est beaucoup, si l'on considère que la population saxonne dans son ensemble n'a jamais dépassé 250 000 personnes. Même les femmes peuvent être membres, elles sont 21 % environ en 1922. Dès les années 1880, au moins une femme figure sur chaque photo de groupe, d'abord vêtue sur les alpages de volumineuses crinolines, puis dans des tenues de plus en plus sportives. Toute la population cultivée, même féminine, est donc potentiellement membre du SKV, une surprise de plus dans cette étude qui n'en a pas manqué.

L'annuaire, un média identitaire

C'EST L'ANNUAIRE qui, une fois de plus, permet de comprendre pourquoi. Wolff poursuit son discours sur un jeu de mots : l'annuaire est le «lien qui entoure tous les membres de l'association et assure leur cohésion». Lien, en allemand, se dit *Band*. Mais *Band* signifie aussi livre, au sens où un livre est relié, reliure, en quelque sorte. L'annuaire est donc à la fois lien et reliure, publication et attache communautaire. Ce jeu de mot accompagne toute l'histoire du SKV⁸. Dans cette image d'humains rassemblés comme des feuillets assemblés, réunis justement par le partage d'une publication, on trouve toute la théorie d'un auteur majeur qui n'a jamais été traduit en français, Karl W. Deutsch : un peuple est une communauté de communication⁹. C'est par la communication que se soude un groupe, quelle que soit sa taille. Cette théorie de Deutsch que, par un clin d'œil plus sérieux qu'il n'y paraît, on pourrait

appeler un patriotisme communicationnel, fonctionne remarquablement pour les Saxons. Car cette nation en miniature, dont la cohésion est légendaire, a déployé une activité de publication insatiable et sans rapport avec le nombre des lecteurs, ou plutôt en rapport inverse avec lui. Les publications sont aussi destinées à assurer la cohésion interne d'un groupe très minoritaire. Et vulgariser les connaissances scientifiques consiste à déterminer quel est le savoir commun et légitime à partager : l'identité collective est aussi fondée sur le partage d'un savoir. D'ailleurs, en allemand et en anglais, vulgarisation se dit popularisation¹⁰, fabrique d'un peuple, en quelque sorte...

La botanique et la patrie

LE PRINCIPE une fois posé par l'œuvre de Deutsch, voyons plus en détails par quels procédés la vulgarisation scientifique concourt à l'affermissement d'une identité collective. L'exemple de la botanique dans les annuaires du SKV éclaire sur ce point.

Naturalisation de la nation par la botanique : la fleur comme médiation de la patrie

LES ANNUAIRES publient une dizaine d'articles de botanique, le premier d'entre eux, « De la caractéristique de la flore carpatique transylvaine » (1881 : 124-146), étant de nature presque programmatique quant au rôle de cette branche des sciences naturelles au sein de l'association. Le contenu scientifique est constitué essentiellement de listes de plantes en latin réparties selon cinq grands habitats. Mais à côté du texte explicite consacré à la botanique, l'implicite, dès l'exergue, est débordant :

*Point de plus beau pays que la patrie
Et pour seule patrie :
L'arbre en fleurs est si différent,
Si différentes la prairie et la campagne en fleurs.*

Bien que situé clairement en dehors du discours scientifique, l'exergue le précède et conditionne son interprétation. Et son message est clair : le sujet sous-jacent est la patrie, et la *seule* façon de s'en approcher, les fleurs qui la caractérisent du fait même qu'elles sont spécifiques. La végétation d'une région détermine le caractère de ses habitants, dans la droite ligne de *L'Esprit des peuples*. Ainsi coexistent deux niveaux de signification, l'un scientifique et explicite sur les plantes, l'autre implicite et identitaire, se mêlant en une sorte de patriotisme botanique.

La médiation de la patrie par la fleur permet de naturaliser la nation, de la présenter comme une donnée presque biologique, sur laquelle il est impossible d'intervenir ; elle implique de représenter la végétation en métaphore de l'humain, de l'interpréter en termes culturels. La naturalisation du culturel présuppose une culturalisation de la nature.

Culturalisation de la nature par le découpage en unités politiques

EN PREMIER lieu, la culturalisation de la végétation passe par le découpage du territoire. Les ouvrages de botanique étudient toujours une zone géographique précise, mais selon quelle géographie ? Souvent, il ne s'agit pas d'une géographie physique mais d'une géographie politique, les limites d'un État, qui ont, somme toute, peu de relations avec l'habitat d'une fleur. Pour les Saxons, la botanique est *naturellement* transylvaine. Au début du XXe siècle, deux flores de référence sont publiées par Karl Ungar, la première, en 1913, consacrée aux Carpates du Sud, la seconde à l'ensemble des Carpates transylvaines en 1925. Non que les Carpates du Sud présentent des caractéristiques naturelles extrêmement spécifiques ; elles sont à proximité des sections Kronstadt et Hermannstadt du SKV, les villes saxonnes les plus importantes. La préface utilise d'ailleurs de nombreux adjectifs possessifs : « dans nos montagnes... », etc. La flore effectue donc une médiation du sentiment d'appartenance. A partir du national-communisme, les unités d'étude sont rarement régionales, car la Roumanie doit être montrée comme un ensemble indivisible, et les flores deviennent roumaines, même s'il y a peu de relation entre la végétation du Delta du Danube et celle des Carpates. Les plantes, elles, continuent à pousser en silence.

Certes, le découpage en habitats naturels ne disparaît pas, mais il est intégré au sein d'unités plus vastes. Ainsi s'établit une confusion entre l'habitat écologique de la plante et les unités culturelles de l'habitat humain. L'absurdité qu'il y a à étudier des plantes en fonction de frontières politiques mérite d'être pensée, car elle n'est guère moins grande que d'imaginer le nuage de Tchernobyl s'arrêtant aux frontières françaises. L'absence de questionnement présente chaque fois les frontières comme des évidences, alors même qu'elles sont arbitraires.

Anthropomorphie de la plante

CULTURALISER LA nature se fait non seulement au niveau du territoire, mais aussi à petite échelle, au niveau de la plante elle-même, par le procédé de la personnification. Comme les gens d'ici et les gens d'ailleurs, la fleur-personne est classée en différentes catégories chargées de représenter les modes d'appartenance au territoire. Si elle vient *d'ailleurs* et s'est acclimatée en Transylvanie, elle s'appelle une « im-

migrante » (*Einwanderer*), selon le terme même utilisé pour les colons allemands. Elle peut aussi être *d'ici*, ou bien être une sorte d'apatride représentée sur différents continents. Les plantes d'ici, dites endémiques, sont les plus aptes à symboliser la spécificité nationale, car leur présence est limitée exclusivement à une région. Elles ont une portée symbolique toute particulière et peuvent être érigées en essence ou en synecdoque de la patrie. L'une des plus citées est l'œillet du *Königstein* ou du *Piatra Craiului*, en allemand *Königstein-Nelke* et en latin *dianthus callisonus*, en roumain *garofița Pietrei Craiului*. Cet œillet pousse exclusivement sur les pentes de la montagne du même nom ; son pistil est entouré par une couronne rose foncé parsemée de points blancs.

Enfin, quelques espèces non spécifiques à la région peuvent être acceptées dans les palmarès patriotiques, à certaines conditions toutefois : qu'elles soient belles et précieuses. L'edelweiss est le parangon de ces plantes présentes en de nombreux endroits du globe et nommées de ce fait « cosmopolites ». Selon Julius Römer, botaniste saxon qui a aussi donné son nom au refuge situé au-dessus de Braşov (*Julius Römer Hütte*, en roumain *cabana Postăvarul*), elle est une « citoyenne du monde » (1886 : 11). Cet exemple montre bien que l'expression aujourd'hui lexicalisée avait lors de sa création une valeur métaphorique puissante.

L'union de la fleur endémique et de la fleur cosmopolite pour signifier la *Heimat* symbolise celle du général et du spécifique dont toutes les nations se réclament, dans leur désir d'illustrer à la fois des valeurs universelles et leur spécificité considérée comme une nature.

La naturalisation des sciences naturelles

LA BOTANIQUE et les sciences naturelles ont donc participé du mouvement général qui a permis de naturaliser la nation en culturalisant la nature ; et ce procédé, comme tous ceux qui ont pour but de légitimer les appartenances collectives, a été « invisibilisé ». La séparation des disciplines est le plus fidèle instrument de la naturalisation de l'histoire naturelle, considérée comme une science pure et objective, dont seuls les apports scientifiques importent. Pourtant, dans l'histoire naturelle, il y a histoire. Mais seule l'analyse des discours, et plus encore des contenus implicites de ces ouvrages scientifiques du tournant du siècle, permet d'en reconstituer les significations secondaires. Or l'étude des textes et celles des phénomènes de la nature sont hébergées dans des disciplines étanches les unes aux autres. Seule les méthodes d'analyse inter- ou trans-disciplinaires, comme les *cultural studies* ou les sciences de la culture allemandes, permettent aujourd'hui de lire conjointement les deux discours parallèles, le message explicite scientifique et le message implicite identitaire, pour montrer comment le roman national s'écrit aussi dans des sciences naturelles moins naturelles qu'il n'y paraît.

Le nom performatif

AVANT LE discours, le nom est déjà roman national dans une région multiculturelle. Les cartes de Transylvanie sont trilingues jusqu'en 1918, non pas systématiquement, mais selon l'appartenance considérée comme légitime. Les noms des villages roumains sont en roumain, en pays sicule ils sont en hongrois et en zone saxonne, allemands, ainsi qu'en deux ou trois langues dans les zones partagées par plusieurs populations. Ce principe géographique utilisé par les empires multiculturels est aussi appliqué aux montagnes ; les cartes d'altitude du SKV sont toutes en trois langues. A partir de Trianon, tous les noms sont obligatoirement en roumain, y compris dans l'enseignement de géographie des écoles de minorités en allemand ou en hongrois. Mais le *Schuler* et le *Postăvarul* sont-ils vraiment une seule montagne ? Le premier nom, littéralement (*Montagne*) *de l'école*, rappelle qu'elle est depuis le XVI^e siècle propriété du gymnase Honterus de Kronstadt, le second est aussi typiquement roumain que le premier était typiquement allemand. D'ailleurs, Kronstadt ou Stalin ou Braşov, combien de villes ? Le nom entraîne avec lui un flot de connotations qui construisent l'espace au moins autant qu'elles le décrivent.

Cela vaut aussi pour les plantes. Nommer une plante dans sa langue, c'est s'approprié symboliquement le territoire qu'on partage avec d'autres cultures. En outre, au XIX^e siècle, un végétal a des noms locaux multiples ; le rhododendron, par exemple, aurait eu au moins quarante-quatre noms rien qu'en allemand (1887 : 39). La publication d'ouvrages de botanique diffusés largement permet de définir pour chaque langue un nom officiel, c'est-à-dire une norme partagée, qui constitue le moi collectif autant qu'elle nomme la nature.

De ce fait le changement de langue, en territoire plurilingue, est métamorphose, personne ne l'a mieux décrit que Herta Müller dans *Le Roi s'incline et tue* :

Lis, Crin, est masculin en roumain. Il est certain que LA lys¹¹ vous regarde d'une autre façon que LE lys. On a affaire en allemand à une dame lys, en roumain à un monsieur. Quand on connaît les deux façons de voir, elles se mettent ensemble dans la tête. La vision féminine et la vision masculine sont fissurées, une femme et un homme se balancent et se fondent dans le lys. [...] Un lys à double sens est toujours en mouvement dans la tête, et pour cette raison même, il dit en permanence quelque chose d'inattendu sur lui-même et sur le monde. On voit en lui plus que dans le lys d'une seule langue.

D'une langue à l'autre se produisent des métamorphoses. La vision de la langue maternelle s'expose à l'autre façon de voir, celle de la langue étrangère. [...]

Il arriva de plus en plus souvent que la langue roumaine possède les mots plus sensuels, mieux adaptés à ce que je ressentais que ma langue maternelle. Je ne voulais plus me passer du grand écart des métamorphoses. Ni dans la parole, ni dans l'écriture. Je n'ai encore écrit dans mes livres aucune phrase en roumain. Mais de façon naturelle, parce que ça a poussé dans mon regard.¹²

La langue pousse dans le regard, elle crée le réel plus qu'elle ne le restitue. Elle crée la fleur comme elle crée l'espace politique – « le grand écart des métamorphoses » dit aussi la carte de Transylvanie dans le cours des siècles, parce qu'il dit le pouvoir performatif de la langue. Car c'est de territoire, au fond, qu'il est question.

Le territoire, la culture et la nation

LE SKV n'est pas seulement un vaste projet de communication, c'est aussi une entreprise culturelle qui a rapport avec l'espace. Contrairement à une idée largement reçue chez les Saxons aussi, la relation germanique à la nature n'est justement pas une nature, mais le fruit d'une construction culturelle. Le sentiment des « délices de la nature » naît progressivement à partir de la fin du XVIII^e siècle (1930 : 130-140). Les Saxons, sur le modèle allemand occidental, se créent une culture de la montagne. De nombreux articles de l'annuaire du SKV constituent une véritable pédagogie de l'altitude, ils disent comment se comporter, comment s'habiller... Plutôt qu'un lourd bâton de marche, il vaut mieux porter un bon litre de vin, telle est la philosophie de l'époque ; il est tout aussi inutile de porter une corde, laquelle ne sert, dans les Carpates, qu'à faire sécher ses chaussettes. C'est sans doute par rapport aux femmes que la définition de nouveaux schémas culturels est la plus visible. Plutôt que d'avancer tordues et « abandonnées par les Grâces », il leur est recommandé d'oser les grosses chaussures, d'abandonner les corsets à baleines et les coiffures échafaudées, qui ne supportent pas la transpiration. « Les dames font bien de prendre en considération moins la première impression que la phase plus tardive, qui dure beaucoup plus longtemps. » (1890 : 161-174.) Combien ce conseil alors nouveau correspond aujourd'hui aux ethnotypes sur la femme saxonne, le lecteur transylvain s'en est déjà fait la remarque avec un sourire... L'homme (et la femme, nous dit Judith Butler) se construit en explorant les Carpates, et dans le même mouvement il construit ses Carpates en objet culturel : il les met en paysage et en roman.

Le paysage national

LA CULTURALISATION de la nature commence par le regard qu'on porte sur elle. La notion la plus fréquente dans les annuaires est probablement celle de beauté. En regardant la nature, on la transforme en paysage, et le paysage est une esthétique. On photographie la montagne, on publie des cartes postales et des albums (1883 : 197). En outre, le fait même de monter en altitude permet de découvrir une vision plus large de la patrie, qu'on n'avait pas avant l'invention de l'avion. Pour la première fois, d'une certaine façon, on *voit* son pays. Et pour les moins téméraires, on construit à moindre altitude des tours panoramiques qui offrent, elles aussi, un panorama à

360 degrés. On les rencontre encore en Alsace, qui était alors l'autre extrémité de cet espace germanique de la pratique de la montagne, au Champ du feu, par exemple. Ces tours étaient des fabriques de paysage.

Le roman national

LA MONTAGNE est aussi constituée en objet culturel par la narration. De nombreux scientifiques saxons sont pasteurs et enseignants, c'est-à-dire hommes de parole, et beaucoup d'entre eux écrivent aussi de la littérature (1881 : 152). Le forestier et garde-chasse Witting, celui-là même dont les collections sont à l'origine de l'actuel musée de la chasse à Hermannstadt, publie en 1932 *Feux de bergers – un roman des Carpates*, littérature à vocation apparemment pédagogique : « le livre approfondit notre compréhension de la montagne » (publicité, 1932 : 75). Mais l'écriture ne se limite pas aux belles lettres. Les articles scientifiques de l'annuaire sont souvent si littéraires que la frontière est difficile à tracer. On vante la « sensibilité artistique » du botaniste Karl Ungar (1934 : 52), la poésie des articles scientifiques de Julius Römer (1927 : 2). Même les descriptions géologiques ou botaniques de la Transylvanie se transforment en récits de voyage particulièrement pittoresques et littéraires, littéralement en récits picaresques (1881, 124-146). Le voyage, la science, la pédagogie, la littérature et la peinture se mêlent. On comprend mieux comment on peut qualifier de publication littéraire un périodique dédié aux sciences naturelles et de la terre. N'oublions pas, en outre, que si les sciences naturelles sont mobilisées pour écrire le roman national, à l'inverse, le roman de cette époque veut devenir une science : avec «Les Rougon-Macquart», Zola veut écrire une «histoire *naturelle* et sociale d'une famille sous le second empire» à la manière d'un scientifique faisant le protocole d'une expérience. Ce mélange des genres qui a permis de construire la nation au XIXe siècle est particulièrement visible dans l'hymne national des Saxons, le « Chant Transylvain » ou *Siebenbürgen Lied*, de L.-M. Moltke. La première et la cinquième strophe sont une ode aux Carpates, la deuxième évoque la Transylvanie en tant que « fond marin de flots depuis longtemps disparus ». La mer en Transylvanie ? C'est que Moltke fait allusion aux fossiles trouvés par les chercheurs au XIXe siècle, des fouilles qui méritent selon lui de figurer dans un chant patriotique. C'est dire leur signification identitaire.

La patrie, l'Etat et la « matrie »

CETTE CONSTRUCTION culturelle des Carpates et par les Carpates est en relation étroite avec l'espace, pas seulement en altitude. Le SKV, en effet, ébauche entre les lignes de son annuaire un triple territoire. Les sections d'origine correspondent exactement à la patrie des Saxons, la définition allemande de la Transylvanie, *Siebenbürgen* (1903 :

4e de couverture). L'évolution des sections dans le cours de l'histoire correspond à un deuxième territoire, l'Etat. La capitale, tout d'abord, est toujours représentée. Après 1920, « la section Vienne est ensevelie sous les décombres de la monarchie » et remplacée par la section Bucarest (1922 : 24-34). En outre, la création de la section Tchernovitz est décidée en 1921, et celle de la section Banat en 1935.

Enfin, un troisième territoire s'ébauche dans la liste des organismes avec lesquels sont effectués des échanges de publications : on envoie son annuaire et on reçoit celui de l'association amie. Ces échanges, sans que cela soit jamais dit, retracent l'espace culturel allemand, que les Saxons appellent aussi « matric », *Mutterland*. Dans l'Est européen, le SKV correspond avec la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Slovaquie, la Galicie orientale ; vers le Nord, avec les pays baltes, vers le Sud avec le Haut Adige, vers l'Ouest avec le club Vosgien, à Strasbourg, dont la Bibliothèque nationale universitaire possède d'ailleurs encore une collection complète des annuaires du SKV jusqu'à la Première Guerre... Après 1920, l'Alsace en cours de francisation disparaît, mais Budapest et Vienne, qui ne sont plus des sections, restent des villes d'échange intellectuel. En revanche, les échanges avec Bucarest ne se développent pas et stagnent à trois institutions depuis 1922, les instituts nationaux de météorologie et de géologie et le Touring Club Roumain. Par-delà les changements politiques, les appartenances culturelles demeurent, et elles sont de toute évidence les plus importantes.

L'association joue donc un rôle symbolique sur le plan de la géographie, elle concrétise des espaces dont deux, la patrie et la *matric*, perdent de plus en plus leur légitimité, et le troisième, l'Etat, change dans le cours de l'histoire. Peut-être la mission implicite du SKV par rapport au territoire va-t-elle même au-delà.

En 1930, pour le cinquantième anniversaire du club, paraît un historique qui parle un langage exceptionnellement explicite pour décrire des réalités habituellement suggérées. On retrace les hésitations des années 1880 : fallait-il devenir une section du Club Carpatique de Kesmark, dans la Zips, aujourd'hui en Slovaquie, ou fonder un club indépendant ? « Chez nous, le territoire saxon d'autogestion était démantelé. Nos « privilèges » tant décriés, qui au fond ne signifiaient rien d'autre que le droit sans restriction à l'autodétermination [...], avaient en partie revêtu le costume du travail associatif national. Nous menions un dur combat avec le gouvernement à propos d'autres biens précieux. » Dans ces conditions, poursuit-il, c'est bien un « club carpatique saxon » qu'il fallait fonder. (1930 : 13.) Il s'agit là d'une des très rares occurrences de l'expression « club carpatique saxon », soigneusement évitée ailleurs. L'appartenance saxonne, dans le club, est implicite de bout en bout. Elle ne figure ni dans les statuts, ni dans les articles des annuaires, à cette exception près. Mais les membres sont, dans les faits, à plus de 90 % saxons. Cette phrase inhabituellement claire en donne sans doute la raison. En 1876, le territoire d'autogestion des Saxons, le *Sachsenboden*, est supprimé, ce qu'ils conçoivent comme un terrible coup du sort ; ils deviennent une minorité sans territoire. Quatre ans plus tard, le Club Carpatique Transylvain est fondé, et son territoire correspond à celui de l'ancien

Sachsenboden – qu'il a donc peut-être pour mission de remplacer. Car un club de randonnée publie des cartes du territoire, il l'arpente et il le décrit : il se l'approprie symboliquement. Si cette hypothèse est fondée, elle expliquerait pourquoi les cartes de membre du SKV des parents et grands-parents ont souvent été emportées en Allemagne dans les années quatre-vingt. Emporte-t-on, quand on part pour toujours avec trois valises, la carte de son club de sport ? Sans doute pas, sauf si elle joue un peu, symboliquement, le rôle d'une carte d'identité saxonne.

CONCLUSION

POURQUOI UN club de randonnée et de ski a-t-il joué un tel rôle identitaire ? Cet article espère avoir donné au moins des éléments de réponse à cette question. Le Club Carpatique Transylvain a été l'instrument d'une exploration de la montagne, alors inconnue, il a constitué une vaste entreprise de communication – or Deutsch nous a appris que la communication fait les peuples, il s'est voulu démarche culturelle au service de la patrie, se constituant ainsi en association implicitement politique, puisque l'explicite était désormais impossible, au service des Saxons dont il reconfigure symboliquement l'espace politique définitivement perdu. Le roman national n'est pas seulement hébergé par les belles lettres, il est aussi dans les sciences, dans la randonnée, dans de nombreuses activités auxquelles on donne une forme esthétique et un sens symbolique qui transcendent la pratique. Texte et territoire dialoguent et se construisent mutuellement, tout en participant de l'identité collective saxonne qui, à partir de la première guerre mondiale, est indissociable des sports de montagne. Si l'intensité de la pratique alpiniste est assez spécifique aux Saxons, leur cas n'est en revanche pas unique et a même valeur emblématique pour de nombreuses cultures européennes (dont la culture roumaine). Beaucoup se construisent en tant que nations à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, parfois plus tard, aussi par des clubs de randonnées conçus comme des entreprises de communication sur le territoire, ce dont Catherine Bertho-Lavenir a rendu compte par la formule : « Leur arme principale, c'est le stylo¹³. » Plus que le piolet, au début.



Notes

1. En roumain *Clubul carpatin al Transilvaniei*.
2. La courtoisie veut en Transylvanie qu'on dise les noms de lieux dans la langue dans laquelle on s'exprime. Pour les Saxons, Sibiu et Braşov s'appellent respectivement Hermannstadt et Kronstadt. Dans un article en français sur les Saxons, il n'existe pas de règle. Les noms seront ici en allemand, ainsi qu'en roumain lors de leur première mention.
3. Les deux principaux sont Heltmann et Roth, 1990; Kravatzky, 2011.

4. Bertrand Westphal (Ed.), *La Géocritique mode d'emploi*, Presses Universitaires de Limoges, 2001, I-XIII.
5. Tous les renvois comportant une année et des pages correspondent à l'édition correspondante de l'annuaire de la Société Carpatique Transylvaine, ici l'édition de 1944 aux pages 20 à 25.
6. 1881 : 2-3. Toutes les traductions sont de Catherine Roth. Faute de place, les textes originaux en allemand ne sont pas mentionnés, mais leurs références permettent de les retrouver.
7. Et notamment de l'Association d'Etudes Transylvaines, créée en 1840, et de l'Association Transylvaine de Sciences Naturelles de Hermannstadt, de 1849 (*Verein für siebenbürgische Landeskunde et Siebenbürgischer Verein für Naturwissenschaften zu Hermannstadt*).
8. Voir notamment 1922 : 1.
9. Karl W. Deutsch, *Nationalism and Social Communication. An Inquiry into the Foundations of Nationality*, the MIT Press, Massachusetts, 1966.
10. En roumain, *popularizare* et *vulgarizare* existent et témoignent sans doute de la double affinité de la Roumanie avec la conception de la culture en France et en Allemagne.
11. En allemand, *Lilie*, le lys, est féminin.
12. Herta Müller, *Der König verneigt sich und tötet*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 6. Auflage, 2010, 25-27, traduction de Catherine Roth.
13. Catherine Bertho Lavenir, *La Roue et le stylo, comment nous sommes devenus touristes*, Editions Odile Jacob, 1999, 12.

Bibliographie abrégée

- Jahrbuch des Siebenbürgischen Karpathenvereins (Annuaire du Club Carpatique Transylvain, Hermannstadt, Selbstverlag des siebenbürgischen Karpathenvereins, 1881-1944.*
- H. Heltmann, H. von Killyen, *Der Siebenbürgische Verein für Naturwissenschaften zu Hermannstadt, Societatea Ardeleană pentru Științele Naturii din Sibiu (1849-1949)*, Hermannstadt-Sibiu, Hora, Heidelberg, Arbeitskreis für Siebenbürgische Landeskunde, 2003.
- Heinz Heltmann und Helmut Roth (Ed.), *Der Siebenbürgische Karpatenverein 1880-1945, Gedenkbund*, Wort und Welt Verlag, Thaur bei Innsbruck, 1990.
- Marianne Klemun, „Naturwissenschaftliche Vereine und Gesellschaften als Informationsträger zwischen Wien und Hermannstadt“, in Z.-K. Lengyel und U.-A. Wien (Hrg.) *Siebenbürgen in der Habsburgermonarchie. Vom Leopoldinum bis zum Ausgleich (1690-1867)*, Siebenbürgisches Archiv Band 34, Böhlau Verlag Köln Weimar Wien, 1999.
- Manfred Kravatzky (Ed), *Der Bergtourismus in Siebenbürgen/Rumänien 1945-1990*, Sektion Karpaten des Deutschen Alpenvereins, Heidelberg 2011.
- Karl Ungar, *Die Alpenflora der Südkarpaten*, Hermannstadt, 1913. Réédition : Arbeitskreis für Siebenbürgische Landeskunde, Böhlau Verlag, Köln, Weimar, Wien, 2002.
- Karl Ungar, *Die Flora Siebenbürgens*, Hermannstadt, Verlag von Jos. Drotleff, 1925.

Abstract

Le Club Carpatique Transylvain (SKV) comme support de l'identité saxonne Analyse de ses annuaires

Many Transylvanian Saxons believe that one of the most important pillars of their collective identity is the Carpathian Transylvanian Club, the *Siebenbürgischer Karpathenverein* also known as the SKV. Created in 1880, this Club promotes not only sport activities but also the exploration of the unknown mountain paths and also writing about it in an year book. This publication has an important part in the building of a national identity and can be seen as a cultural construction, as it helps to transform natural spaces into symbolic ones.

Key-words

The Carpathians, Sports Club, national identity, botanic, national novel.

